

# Les écrivains, la guerre, le rapport à l'autre

Anna Paola Soncini Fratta

Alma Mater Studiorum – Università di  
Bologna

Trieste, 16 mars 2023



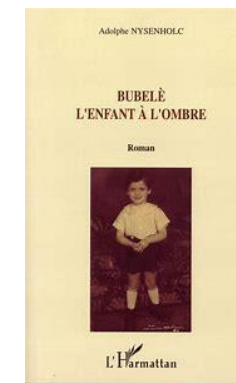
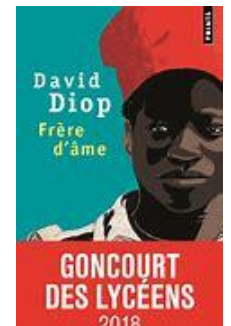
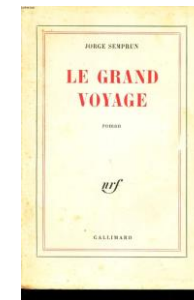
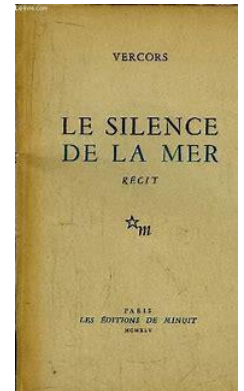
# Le parcours et les textes

**1. L'incompréhension / la rupture** Maurice Maeterlinck, *Le bourgmestre de Stilmonde*, 1919

**2. Le silence/le manque de dialogue** Vercors, *Le silence de la mer*, Paris, Les éditions de Minuit, 1942. Jorge Semprun, *Le grand voyage*, Gallimard, 1945 (1963)

**3. Dépasser la douleur** Marguerite Duras, *Hiroshima, mon amour*, 1959/60; Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Gallimard 1993.

**4. « Habiter l'autre »** David Diop, *Frère d'âme*, Paris, Seuil, 2018; Adolphe Nysenholc, *Bubelè, l'enfant à l'ombre*, 2007



# Pour réfléchir

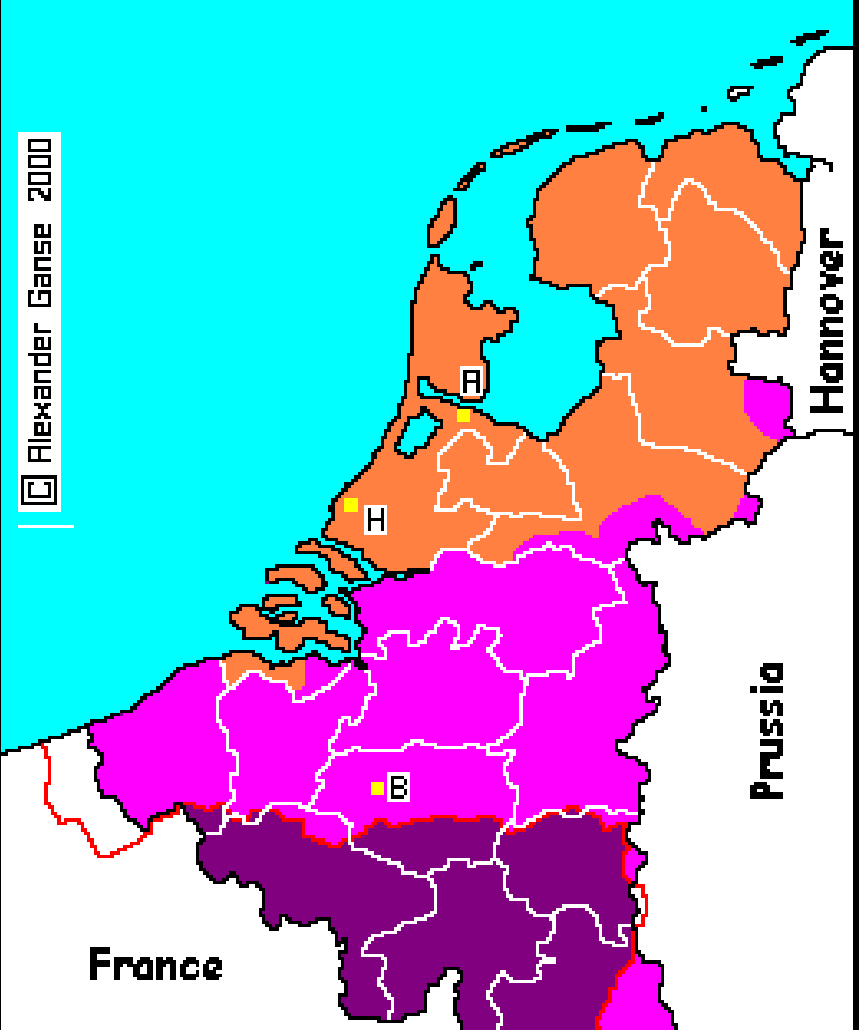
- Paul Valéry, *La crise de l'esprit*, Edition Manucius, 2016 (1919)
- *Pourquoi la guerre ? Sigmund Freud écrit à Albert Einstein*  
<https://fr.unesco.org>
- Albert Camus, *Lettres à un ami allemand* (1943 – 1944), in  
[https://montaiguvendee.fr/cms/uploads/pdf/Bibliotheque/Camus/Camus\\_Lettres\\_ami\\_allemand.pdf](https://montaiguvendee.fr/cms/uploads/pdf/Bibliotheque/Camus/Camus_Lettres_ami_allemand.pdf)
- Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce la littérature?* 1947, en 1948 à l'intérieur de *Situations II* (Paris, Gallimard)
- Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, 1994

---

# 1. L'incompréhension et la rupture

---





**1815-1830 : Confessions**

- Protestant
- Catholic

- provincial border
- language border

**on the right :  
States and Minorities, 1839**

- Kingdom of the Netherlands
- Area with a Catholic Majority
- Kingdom of Belgium

La Belgique, pivot de la paix en Europe

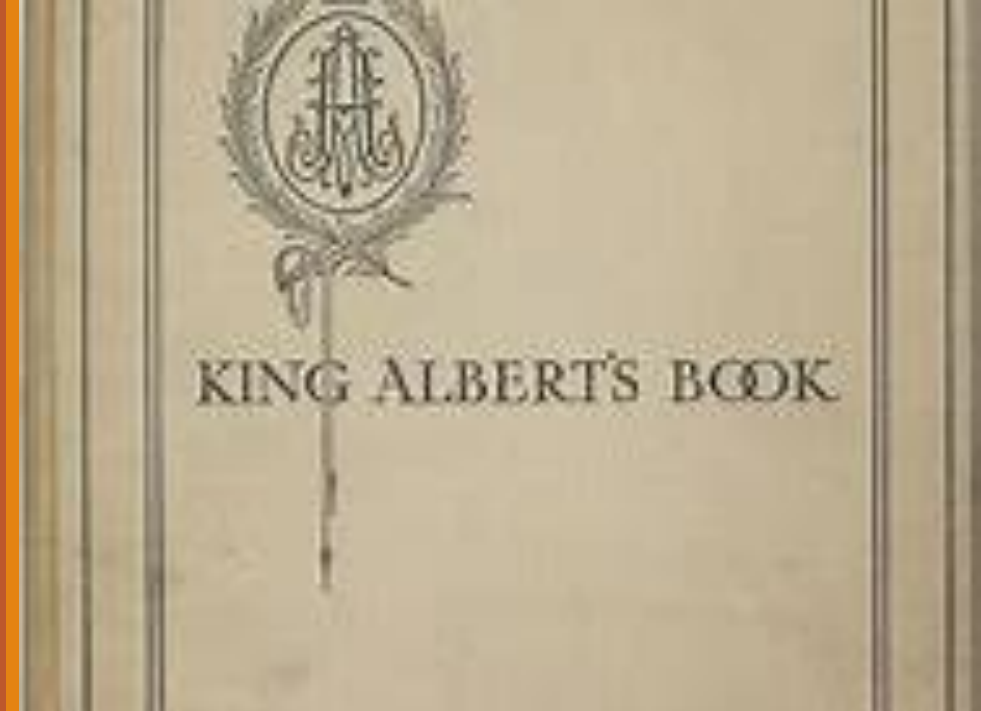


# La 1ère Guerre Mondiale

# Le rôle des écrivains

Les conférenciers en Italie : Georges Lorand, Jules Destrée, Maurice Maeterlinck

Le « King Albert's Book »



## Maurice Maeterlinck (1862 – 1949)

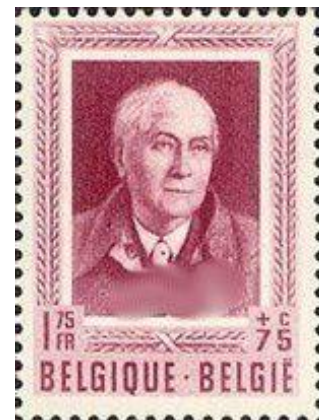
Prix Nobel 1911

André Gide (Lettre à sa mère, 1894) : « Il est triste de se dire que dans quelque temps ce que la France aura de plus heureux, ce sera que l'on parle sa langue en Belgique. Nous n'avons à présent en France aucun écrivain qui vaille à beaucoup près Maeterlinck ».





# Maurice Maeterlinck



*Le  
Bourgmestre  
de Stilmonde  
(1917)*

« [...] J'ai aimé l'Allemagne, j'y comptais des amis qui maintenant, morts ou vivants, sont pour moi dans la tombe. Je l'ai crue grande, honnête et généreuse et elle me fut toujours hospitalière et bienveillante. **Mais il y a des crimes qui anéantissent le passé et ferment l'avenir.** En écartant la haine, j'aurais trahi l'amour. »

# Un fait réel

Les Allemands n'avaient pas prévu de résistance. Ils occupent la maison du bourgmestre. L'officier allemand est mortellement blessé lors d'une fusillade sur la grande place. On accuse le fils du bourgmestre, qui est condamné à mort, de même que le bourgmestre.

L'invasion d'Aerschot.

# Un parcours : l'incrédulité

Le Secrétaire : *Otto Hilmer? Pas possible?. ..*

Jean Gilson : *Oui, je crois que c'est ce nom là : lieutenant Hilmer... C'est donc vrai? Je ne voulais pas y croire. Sa fille a donc épousé un Allemand?*

Le Secrétaire : *Mais oui, pourquoi pas? On n'aimait pas beaucoup les Allemands par ici, mais après tout, ils ne nous faisaient aucun mal, au contraire... Cela s'est fait avant la guerre, quand on ne savait pas...*

La Belgique, une «patrie d'adoption» pour Otto

«On n'a rien à lui reprocher» (le secrétaire).

«Excepté qu'il est allemand» dit Jean Gilson

Bella et Otto : un mariage qui s'est fait «le plus naturel du monde»

# Les premiers signes de rupture

---

Le Bourgmestre «lui tend (à Otto) machinalement la main, puis la retire» (Scène III, acte premier)

Otto : *Où est Bella?*

Bourg : *Là haut dans sa chambre. Elle ne vous aura pas entendu.*

Otto : *Comment va-t-elle? Elle n'est pas souffrante?*

Bourg. : *Pas précisément mais très déprimée, très fatiguée, très affectée, par ces événements... (...)*

Otto : *Comment prend-elle la chose?*

Bourg : *Comme nous la prenons tous, **avec stupeur, indignation, consternation***

# La rupture

---

OTTO : Et maintenant, soyons amis, si vous le voulez bien, et permettez-moi de **vous embrasser comme autrefois...**

LE BOURGMESTRE, reculant. **Permettez... Excusez-moi... Je ne peux pas en ce moment**

OTTO : C'est bizarre et je ne comprends pas... Car enfin cette guerre passe par-dessus nos têtes et n'est pas notre affaire... Mais je ne vous en veux pas et je dirai comme Antigone : « **Je prends part à l'amour et non pas à la haine.** »

# Ne plus se reconnaître

---

Ces gens là ne sont pas fait comme nous (Secrétaire).

Nous ne sommes pas fait comme eux, heureusement pour nous (Gilson).

Otto : **Je ne vous reconnais plus.** Voilà que vous parlez comme nos pires ennemis (acte I, scène 9)

Bourg.: **Je ne vous reconnais pas** Otto, et la guerre vous a complètement transformé (acte II, scène 2)

Otto : **Je ne reconnais pas** l'homme sage, l'homme de bon sens et de bon conseil qui m'a fait l'honneur de me donner sa fille...

Bourg.: Et moi **je ne connaissais pas** l'homme à qui je l'ai donnée (acte II, scène 5)

# L'incompréhension s'installe

---

**Bourg. : Je ne demanderais pas mieux que de me laisser convaincre par tout ce que vous me dites; mais ce n'est pas possible et je ne comprends pas que vous ne le compreniez pas enfin!**

**Otto : Soit, ne discutons plus, puisque vous ne voulez rien entendre... (acte II, scène 5)**



# L'incompréhension s'installe (2)

---

**LE COMMANDANT**, *cérémonieux*. Madame, j'ai fait à monsieur votre père l'honneur de commander moi-même le peloton d'exécution. Il m'a suffi que votre mari prouvât jusqu'au bout son respect de la discipline. Je vous le rends, vous n'avez plus rien à lui reprocher. Tout s'est très bien passé, de façon très correcte et très satisfaisante... Monsieur votre père est mort en héros. Et maintenant, lieutenant Hilmer, allez embrasser votre femme...

**BELLA**, *bondissant*. Allez- vous-en ! . . . Allez- vous-en tous deux ! . . .

**OTTO**. Quoi, moi aussi Bella?... Mais **tu n'as pas compris**...

**BELLA**. **J'ai tout compris, j'ai trop compris, c'est vous qui ne comprendrez jamais rien** !...

**OTTO**, *s'approchant*. Mais Bella!...

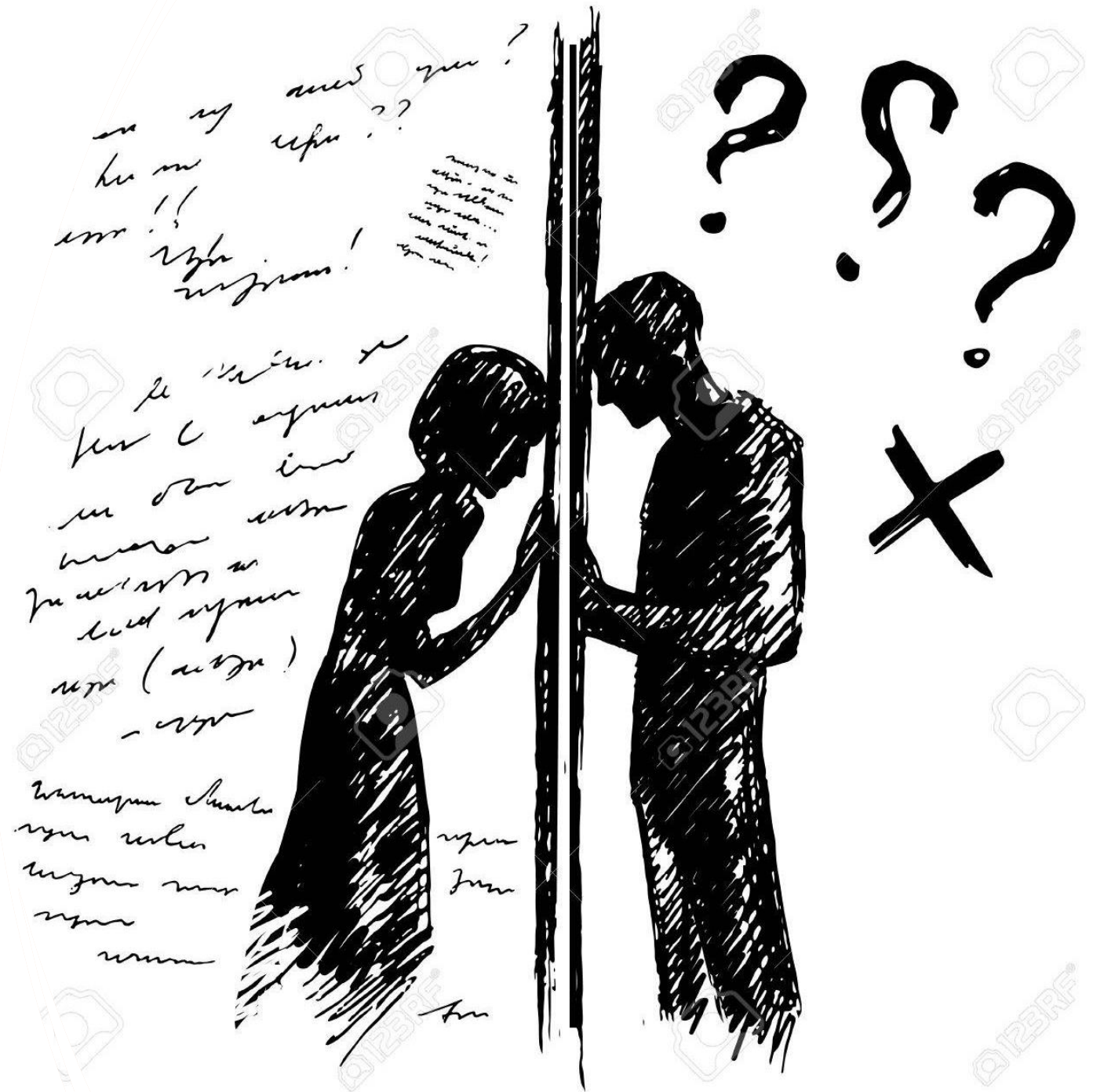
**BELLA**, *reculant*. Ne me touche pas !... Va-t-en!... Ne me touche pas!... C'est fini, c'est fini... pour toujours !...

**FLORIS**, *trépignant*. Elle a raison ! Elle a raison ! Elle a raison ! . . . Embrasse-moi !... Je t'embrasse, je t'embrasse !... Nous sommes deux, nous sommes deux!...

**LE COMMANDANT**, *à Otto*. Laissez-les... J'ai besoin de vous... On attaque paraît-il du côté d'Oost-Capelle... Vous avez fait votre devoir... **On n'y comprend rien... Ils sont tous plus ou moins fous dans ce pays.**

La guerre a créé une union forte à l'intérieur de la famille (pays) et un mur d'incompréhension avec l'autre

---



# La deuxième guerre mondiale et le rapport France-Allemagne

Mai 1940 défaite de l'armée française.  
Occupation en six semaines  
Exode de masse (1/4 de la population française)



# La guerre et le rapport France-Allemagne

10 juin Le Maréchal Pétain forme le gouvernement à Bordeaux. Puis Vichy

20 juin 1940 armistice entre la France et l'Allemagne

Les Français pas contraires.



## 2. Le silence / le manque de dialogue

---

L'époque:

---

Le regard aux classiques, aux mythes (Anouilh, Camus)

---

Penser l'existence (Sartre, Simone de Beauvoir)

---

**La résistance et les textes écrits dans la clandestinité (Vercors)**

---

L'écrivain soldat (Romain Gary)

---

Clément Sigalas, *La guerre manquée*

# Le «silence» des français

« Notre arme aussi la Vérité. Les mensonges des plus insidieux aux plus grossiers s'étalent sur nos murs et remplissent les journaux et la radio. Nous lutterons **contre l'anesthésie** du peuple français» (« Combat », Albert Camus, décembre 1942)



## Vercors (Jean Bruller, 1902 – 1991)

« Quand, après la défaite de 1940, les Nazis occupèrent la France, les écrivains français se trouvèrent aussitôt réduits, soit à collaborer, soit à se taire. Et c'est pour leur permettre de s'exprimer quand même à l'insu de l'ennemi, que furent fondées les Éditions de Minuit (Vercors, *La Bataille du silence, souvenirs de minuit*, 1967).

# L'allemand

L'Allemand : loin des clichés. Pas « barbare », raffiné, musicien

« Je compose de la musique. Cela est toute ma vie, et, ainsi, c'est une drôle de figure pour moi de me voir en homme de guerre. »

« **À cause de mon père.** Il était un grand patriote. La défaite a été une violente douleur. Pourtant il aima la France. Il aima Briand, il croyait dans la République de Weimar et dans Briand. Il était très enthousiaste. Il disait : « Il va nous unir, comme mari et femme. » Il pensait que le soleil allait enfin se lever sur l'Europe.





Deux pays:  
«une  
merveilleuse  
union »

« Il sortira de très grandes choses pour l'Allemagne et pour la France ... » (p.26)

« ... leur union détermine un bonheur sublime... » (p. 3 1)

« ... Pourtant, je ne regrette pas cette guerre ... » (p.26)

« ... souvent, la plus sordide entremetteuse est ainsi à l'origine de la plus heureuse alliance. L'entremetteuse n'est pas moins méprisable, ni l'alliance moins heureuse ... » (p. 38)

Dans le souvenir de son père, amoureux de la France  
Allemagne et France, une limite géographique jamais  
définie



# L'atroce désillusion

« Je plains cet homme, vraiment, malgré le mépris qu'il m'inspire comme à vous. **Ceux qu'il commande obéissent à la crainte et non plus à l'amour.** Un chef qui n'a pas l'amour des siens est un bien misérable mannequin »



# Un roman de la dignité humaine

« On n'a pas toujours compris que ce roman de la dignité humaine était celui aussi de cette atroce révélation, de cette atroce désillusion. On n'a pas toujours su reconnaître qu'il se termine sur la mise au tombeau d'un ultime espoir, d'un espoir désespéré qui vient d'être assassiné de la main même du meilleur des Allemands possible, puisque ce meilleur des Allemands possible, loin de céder à la révolte, trouve le chemin de son devoir dans la soumission à ses maîtres, dont il a pourtant mesuré la forfaiture. De ses maîtres dont il ne peut plus douter qu'ils sont seulement des scélérats sanguinaires. Car cette dernière illusion aussi s'en est allée : que peut-être le peuple allemand ne sait pas quelles atrocités sont commises par ses armées».

(Vercors, *Discours aux Allemands* (1948) , in *Plus au moins homme*, Paris, Albin Michel, 1950)

# L'attention au lecteur

Pour prendre un exemple plus proche encore, il est frappant que *Le Silence de la Mer*, ouvrage qui fut écrit par un résistant de la première heure et dont le but est manifeste à nos yeux, n'ait rencontré que de l'hostilité dans les milieux émigrés de New York, de Londres, parfois même d'Alger et qu'on ait été jusqu'à taxer son auteur de collaborationnisme. **C'est que Vercors ne visait pas ce public-là.** Dans la zone occupée, au contraire, personne n'a douté des intentions de l'auteur ni de l'efficacité de son écrit : il écrivait pour nous. Je ne pense pas, en effet, que l'on puisse défendre Vercors en disant que son Allemand est vrai, vrais son vieillard français et sa jeune fille française. (...) n'est-ce pas au nom de la vérité que l'on doit préférer ces images à celles que la propagande des Anglo-Saxons forgeait chaque jour. **Mais pour un Français de la métropole le roman de Vercors en 1941 était le plus efficace.** Quand l'ennemi est séparé de vous pour une barrière de feu, vous devez le juger en bloc comme l'incarnation du mal (...). Mais, inversement, les populations vaincues et occupées, mélangées à leurs vainqueurs, réapprennent, par l'accoutumance, par les effets d'une propagande habile, à les considérer comme des hommes. Des hommes bons ou mauvais; bons et mauvais à la fois. Une œuvre qui leur eût présenté les soldats allemands en 41 comme des ogres eût fait rire et manqué son but. **Dès la fin de 42, *Le Silence de la Mer* avait perdu son efficace;** c'est que la guerre recommençait sur notre territoire : d'un côté, propagande clandestine, sabotages, déraillements, attentats; de l'autre, couvre-feu, déportations, emprisonnements, tortures, exécutions d'otages.

Jean-Paul Sartre  
Qu'est-ce que  
la littérature ?



ff Jovis

Si je raconte l'occupation allemande à un public américain, il faudra beaucoup d'analyses et de précautions; je perdrai vingt pages à dissiper des préventions, des préjugés, des légendes; après il faudra que j'assure mes positions à chaque pas, que je cherche dans l'histoire des États-Unis des images et des symboles qui permettent de comprendre la nôtre, que je garde tout le temps présente à mon esprit la différence entre notre pessimisme de vieux et leur optimisme d'enfants. Si j'écris du même sujet pour des Français, nous sommes entre nous ; il suffit de ces mots, par exemple : « un concert de musique militaire allemande dans le kiosque d'un jardin public », tout est là : un aigre printemps, un parc de province, des hommes au crâne rasé qui soufflent dans des cuivres, des passants aveugles et sourds qui pressent le pas, deux ou trois auditeurs renfrognés sous les arbres, cette aubade inutile à la France qui se perd dans le ciel, notre honte et notre angoisse, notre colère, notre fierté aussi.

Ainsi le lecteur auquel je m'adresse (...), **je profite de ce qu'il sait pour tenter de lui apprendre ce qu'il ne sait pas.**



# Traumatisme et silence

La violence des conflits fragilise les espaces intimes (Sigmund Freud, Sandor Ferenczi et Karl Abraham, *Sur les névroses de guerre*, Payot, 2010)

« La dynamique du silence et de la parole est étroitement imbriquée dans l'expérience traumatisante. Le traumatisme est ce qui est impensable, donc indicible. Raconter, narrativiser le vécu pose problème ». (Béatrice Damamme-Gilbert, *Le travail du silence et ses formes dans l'écriture de la guerre*, Presses Sorbonne Nouvelle)





# Jorge Semprun (Madrid, 1923 – Paris, 2011)

---

Espagnol, en 1939, fuit avec sa famille le régime de Franco, en France. Survivant du camp de Buchenwald; engagement politique.

Romans, essais, pièces de théâtre, collaboration avec le cinéma.

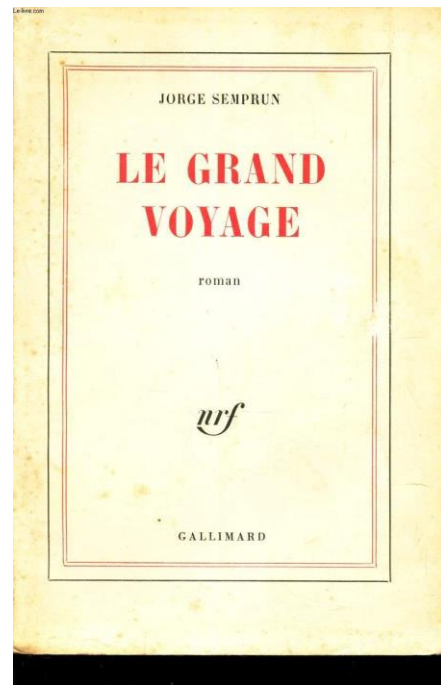
(1945)1963 : *Le Grand Voyage* - prix Formentor ; prix littéraire de la Résistance

1994 : *L'Écriture ou la Vie* - prix Femina Vacaresco

1995 : *Se taire est impossible*, avec Elie Wiesel

Son statut d'étranger. Son rapport à la langue:

« Je n'ai pas envie de lui expliquer pourquoi je parle tout à fait comme eux, [...] sans accent, c'est-à-dire, avec un accent bien de chez eux. C'est le plus sûr moyen de préserver ma qualité d'étranger, à laquelle je tiens par-dessus tout. Si j'avais de l'accent, ma qualité d'étranger serait dévoilée à tout moment, dans toute circonstance. Elle deviendrait quelque chose de banal, d'extériorisée ».

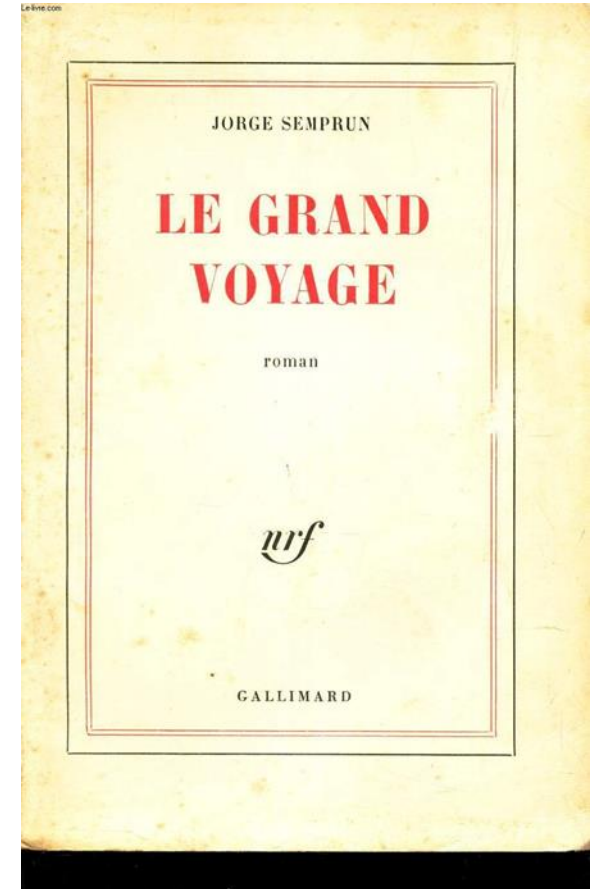


# Jorge Semprun

## *une période de silence*

À écouter toutes ces questions, j'ai brusquement pris une décision. Il faut dire, elle mûrissait déjà en moi, cette décision. [...] **J'ai pris la décision de ne plus parler de ce voyage**, de ne plus jamais me mettre dans la situation de parler de ce voyage. D'un côté, je savais bien que ce ne serait pas possible, à tout jamais. Mais, au moins, une longue **période de silence**, des années de silence sur ce voyage, seigneur, **c'était la seule façon de s'en sortir.**

Voyage de cinq jours vers Buchenwald. Ecriture à Madrid, lors de rafles de la police franquiste, il se cache et écrit





### 3. Dépasser la douleur



MÉLANIE THIERRY

BENOÎT MAGIMEL

BENJAMIN BIOLAY

# LA DOULEUR



# Marguerite Duras Marguerite Donnadiou (1914 – 1996)

---

Née près de Saïgon, enfance pauvre en Indochine française (« Je suis créole, je suis née là-bas » in *Les carnets de l'exotisme* )

1932 en France

1940 – 44 résistance

Robert Antelme, *L'espère humaine*, 1947. La révolte silencieuse des prisonniers employés comme travailleurs esclaves »



## Je n'ai aucun souvenir

[...] Je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit. Je sais que je l'ai fait, que c'est moi qui l'ai écrit, je reconnais mon écriture et le détail de ce que je raconte [...] Comment ai-je pu écrire cette chose que je ne sais pas encore nommer et qui m'épouvante quand je le relis.[...]

(*La douleur*, 1985 page 12 – Journal )



# *Hiroshima mon amour*

## Synopsis par M. Duras

---

Nous sommes dans l'été 1957, en août, à Hiroshima.

Une femme française, d'une trentaine d'années, est dans cette ville. Elle y est venue pour jouer dans un film sur la Paix.

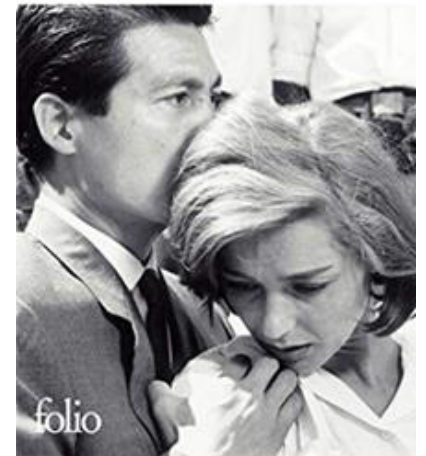
(...)

C'est la veille de son retour en France que cette **Française**, qui ne sera jamais nommée dans le film – cette **femme anonyme** – rencontrera **un Japonais** (ingénieur, ou architecte) et qu'ils auront ensemble une histoire d'amour très courte.

Les **conditions de leur rencontre ne seront pas éclaircies** dans le film. (...)

La rencontre de Nevers

**Marguerite Duras**  
Hiroshima mon amour



# Au-delà des identités nationales: reporter le discours à l'homme Le Japonais

---

C'est un homme d'une quarantaine d'années. Il est grand, il a le visage assez « occidentalisé ». Le choix d'un **acteur japonais à type occidental** doit être interprété de la façon suivante: un acteur Japonais au type japonais très accusé risquerait de faire croire que c'est surtout parce que le héros est Japonais que la Française est séduite par lui. Donc on retomberait, qu'on le veuille ou non, dans le piège de l'exotisme, et dans le racisme involontaire inhérent nécessairement à tout exotisme. Il ne faut pas que le spectateur dise : « que les Japonais sont donc séduisants! », mais qu'il dise : « Que cet homme-là est donc séduisant ! » C'est pourquoi il vaut mieux atténuer la différence de type entre les deux héros. (...)

Il faut que ce film franco-japonais, n'apparaisse jamais franco-japonais, mais anti-franco-japonais. Ce serait là une victoire.

# Au-delà des identités nationales : la connaissance de soi

---

Elle a trente-deux ans. Elle plus séduisante que belle. **On pourrait l'appeler « The look ».** (...)

**Elle sait** qu'on ne **meurt pas d'amour**. Elle a eu au cours de sa vie une splendide occasion de **mourir d'amour**. Elle n'est pas morte à Nevers. Depuis, et jusqu'à ce jour, à Hiroshima, où elle rencontre ce japonais, elle traîne en elle, avec elle, le vague à l'âme, d'une sursitaire à une **chance unique de décider de son destin**. **Ce n'est pas le fait d'avoir été tendue et déshonorée qui marque sa vie, c'est cet échec en question** : elle n'est pas **morte d'amour** les 2 août 1944, sur le quai de la Loire. Ceci n'est pas contradictoire à son attitude à Hiroshima avec le Japonais. Au contraire, ceci est en relation directe avec son attitude avec ce japonais.... Ce qu'elle raconte au japonais, c'est **cette chance qui, en même temps qu'elle l'a perdue, l'a définie**.

# Un texte «antiphrastique»?

---

Annonce la guerre (Hiroshima)

Française, japonais

Amour

Des corps mutilés

Parler d'Hiroshima

Un film sur la paix

À ne pas considérer

Une rencontre dont on ne sait rien (quand, dans quel endroit, pourquoi...)

Des corps qui s'aiment

Impossible de parler d'Hiroshima

# De la non-connaissance à la connaissance : la répétition et la négation

---

ELLE

**J'ai vu** les actualités.

Le deuxième jour, dit l'Histoire, je ne l'ai pas inventé, dès le jour, des espèces animales précises ont ressurgi des profondeurs de la terre et des cendres.

Des chiens ont été photographiés.

Pour toujours.

**Je les ai vus.**

**J'ai vu** les actualités.

**Je les ai vues.**

Du premier jour.

Du deuxième jour.

Du troisième jour.

LUI, *il lui coupe la parole.*

**Tu n'as rien vu. Rien.**

*Chien amputé*

*Gens, enfants*

*Plaies.*

*Enfants brûlés hurlant.*



Lui : « **Tu n'as pas vu** l' hôpital à Hiroshima. **Tu n'as rien vu** à Hiroshima »

Elle : « quatre fois au musée.... »

Lui : « quel musée? »

Elle : « **Quatre fois au musée** à Hiroshima. **J'ai vu les gens se promener**, pensifs, à travers les photographies, les reconstitutions, **faute d'autre chose**, à travers les photographies, les photographies, **les reconstitutions**, **faute d'autre chose**, **les explications**, **faute d'autre chose**.

Quatre fois au musée à Hiroshima.

**J'ai regardé les gens**. **J'ai regardé** moi-même pensivement, le fer. **Le fer brulé**. Le fer brisé, le fer devenu vulnérable comme la chair. J'ai vu des capsules en bouquet : qui y aurait pensé? **Des peaux humaines** flottantes, survivantes, encore dans la fraîcheur de leurs souffrances. Des pierres. **Des pierres brûlées**. Des pierres éclatées. **Des chevelures** anonymes que les femmes de Hiroshima retrouvaient tout entières tombées le matin, au réveil.

**(...)**

Lui : « **Tu n'as rien vu** à Hiroshima, rien. »

# Raconter et oublier

---

J'ai raconté notre histoire. Je t'ai trompé ce soir avec cet inconnu.

J'ai raconté notre histoire.

**Elle était, vois-tu, racontable.**

Quatorze ans que je n'avais pas retrouvé... le goût d'un amour impossible.

Depuis Nevers.

Regarde comme je t'oublie...

– Regarde comme je t'ai oublié. Regarde-moi.

# Guerre/trauma : en assumer les effets par la mémoire

---

Histoire d'une femme qui retrouve le sens de la vie à l'aide d'une présence qui l'aime

Une femme dont le destin est identique à celui d'Hiroshima. Comme la ville, elle a été détruite; comme la ville, elle ressurgit après avoir été complètement annihilée

L'interdit de l'amour d'Hiroshima (adultère) fait ressortir l'interdit de l'amour de Nevers (allemand).

Deux histoires qui sont l'une la continuation de l'autre.

Rien n'avait été véritablement oublié.

On doit assumer le passé.

# 4. «Habiter l'autre»

Années 80 – 90 Le retour de mémoire (période de deuil, refoulement d'un passé douloureux).

Le devoir de mémoire



# Les questionnements des années 80

Des questionnements:

- a) pourquoi les témoins porteurs de mémoire s'acharnaient-ils à toujours raconter autrement et autre chose, à se taire aussi au besoin, et comment leur modèle narratif pourrait-il nourrir le travail d'histoire?
- b) quelle que soit la force des mémoires parcellaires, particulières, enracinées, identitaires, pouvait-on songer à les étudier dans toute leur dimension sociale et culturelle?

(Jean Pierre Roulx)

# Le jeu de la mémoire



- Atmosphère révolutionnaire. L'affirmation de l'ambivalence. Je sais, en gros, comment je suis devenu écrivain. Je ne sais pas précisément pourquoi. Avais-je vraiment besoin, pour exister, d'aligner des mots et des phrases ? Me suffisait-il, pour être, d'être l'auteur de quelques livres ? [...] Avais-je donc quelque chose de tellement particulier à dire ? Mais qu'ai-je dit ? Que s'agit-il de dire ? Dire que l'on est ? Dire que l'on écrit ? Dire que l'on est écrivain ? Besoin de communiquer quoi ? Besoin de communiquer que l'on a besoin de communiquer ? Que l'on est en train de communiquer ? L'écriture dit qu'elle est là, et rien d'autre, et nous revoilà dans ce palais de glaces où les mots se renvoient les uns aux autres, se répercutent à l'infini sans jamais rencontrer autre chose que leur ombre (G. Perec, *Je suis né*, 1990)

- De toute façon, je sais que si je classe, si j'inventorie, quelque part ailleurs il y aura des événements qui vont intervenir et brouiller cet ordre. Je sais par exemple que *Je me souviens* est bourré d'erreurs, **donc mes souvenirs sont faux!** Cela fait partie de cette opposition entre la vie et le mode d'emploi, entre la règle du jeu que l'on se donne et le paroxysme de la vie réelle qui submerge, qui détruit continuellement ce travail de mise en œuvre, et heureusement d'ailleurs. (G. Perec, *Je suis né*, 1990)

# Peut-on raconter?

Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie* (1994)

---

Ils ne peuvent pas comprendre, pas vraiment, ces trois officiers. Il faudrait leur raconter la fumée : dense parfois, d'un noir de suie dans le ciel variable. Ou bien légère et grise, presque vaporeuse, voguant au gré des vents sur les vivants rassemblés, comme un présage, comme un au revoir. Fumée pour un linceul aussi vaste que le ciel, dernière trace du passage, corps et âmes, des copains ? Il y faudrait des heures, des saisons entières, l'éternité du récit, pour à peu près en rendre compte. Il y aura des survivants, certes. Moi par exemple. Me voici survivant de service, opportunément apparu devant ces trois officiers d'une mission alliée pour leur raconter la fumée du crématoire, l'odeur de la chair brûlée sur l'Ettersberg, les appels sous la neige, les corvées meurtrières, l'épuisement de la vie, l'espoir inépuisable, la sauvagerie de l'animal humain, la grandeur de l'homme ; la nudité fraternelle et dévastée du regard des copains.

# Peut-on raconter?

Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*

---

Mais peut-on raconter ? Le pourra-t-on ? Le doute me vient dès ce premier instant. Nous sommes le 12 avril 1945, le lendemain de la libération de Buchenwald. L'histoire est fraîche en somme. Nul besoin d'un effort de mémoire particulier. Nul besoin non plus d'une documentation digne de foi, vérifiée. C'est encore au présent, la mort. Ca se passe sous nos yeux, il suffit de regarder. Ils continuent de mourir par centaines, les affamés du Petit Camp, les Juifs rescapés d'Auschwitz. Il n'y a qu'à se laisser aller. La réalité est là, disponible. La parole aussi.

Pourtant, un doute me vient sur la possibilité de raconter. **Non pas que l'expérience vécue soit indicible. Elle a été invivable, ce qui est tout autre chose**, on le comprendra aisément. Autre chose qui ne concerne pas la forme d'un récit possible mais sa substance. Non pas son articulation, mais sa densité. Ne parviendront à cette substance, à cette densité transparente que ceux qui sauront **faire de leur témoignage un objet artistique**, un espace de création, ou de récréation. **Seul l'artifice d'un récit maîtrisé** parviendra à transmettre **partiellement** la réalité du témoignage. Mais ceci n'a rien d'exceptionnel : il en est ainsi de toutes les grandes expériences historiques.



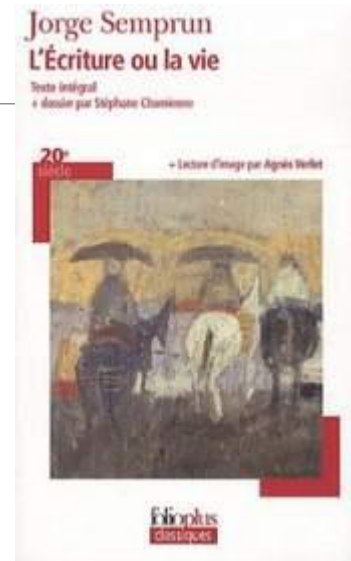
# La non compréhension du mal radical

L'essentiel ? Je crois savoir, oui. Je crois que je commence à savoir. L'essentiel, c'est de parvenir à dépasser l'évidence de l'horreur pour essayer d'atteindre à la racine du **Mal radical**, **das radikal Bose**.

Car l'**horreur** n'était pas le Mal, n'était pas son essence, du moins. Elle n'en était que l'habillement, la parure, l'apparat. L'**apparence**, en somme. **On aurait pu passer des heures à témoigner sur l'horreur quotidienne sans toucher à l'essentiel de l'expérience du camp.**

(...)

– **L'essentiel**, dis-je au lieutenant Rosenfeld, **c'est l'expérience du Mal**. Certes, on peut la faire partout, cette expérience... Nul besoin des camps de concentration pour connaître le Mal. Mais ici, elle aura été cruciale, et massive, elle aura tout envahi, tout dévoré... C'est l'expérience du **Mal radical**... (*L'écriture ou la vie*)



# Le parcours de la mémoire

Tzvetan Todorov, *La mémoire et ses abus*

in « Esprit », No. 193 (7) (Juillet 1993), pp. 34-44

---

Mémoire... quel usage le sujet en fera-t-il, à partir du moment où il les a réintégrés à sa conscience? Il ne cherchera pas à leur accorder une place dominante (...) mais plutôt à les repousser dans une position inoffensive et périphérique (...). Pendant qu'ils étaient refoulés, les souvenirs restaient actifs (et empêchaient le sujet de vivre); maintenant qu'ils ont été recouverts, ils peuvent être non pas oubliés, mais mis à l'écart.

# Assumer l'oubli (2004)

---

J'apprends par les journaux et par la télévision qu'un enfant turc de dix ans est mort de froid et d'épuisement en traversant la frontière suisse clandestinement, en compagnie de ses parents. Les « passeurs » les ont laissés près de la frontière. Ils n'avaient qu'à marcher tout droit jusqu'au premier village suisse. Ils ont marché pendant de longues heures à travers la montagne et la forêt. Il faisait froid. Vers la fin, le père a porté l'enfant sur son dos. Mais c'était déjà trop tard. Quand ils sont arrivés au village, l'enfant était mort de fatigue, de froid et d'épuisement. Ma première réaction est celle de n'importe quel Suisse: «Comment les gens osent-ils s'aventurer dans des histoires pareilles avec des enfants? Une telle irresponsabilité est inadmissible.» Le choc en retour est violent et immédiat. Un vent froid de fin de novembre s'engouffre dans ma chambre bien chauffée, et la voix de ma mémoire s'élève en moi avec stupéfaction: - «Comment? aurais-tu tout oublié? Tu as fait la même chose, exactement la même chose. Et ton enfant à toi était presque un nouveau-né. » Oui, je m'en souviens. J'ai vingt et un ans. Je suis mariée depuis deux ans, et j'ai une petite fille de quatre mois. Nous traversons la frontière entre la Hongrie et l'Autriche un soir de novembre, précédés par un «passeur». Il s'appelle Joseph, je le connais bien. Nous sommes un groupe composé d'une dizaine de personnes, dont quelques enfants. Ma petite fille dort dans les bras de son père, moi, je porte deux sacs. Dans l'un des sacs il y a des biberons, des langes, des habits de rechange pour le bébé, dans un autre sac, des dictionnaires. Nous marchons en silence derrière Joseph pendant une heure environ. L'obscurité est presque totale.(...) Ce qui est curieux, c'est le peu de souvenir que j'ai gardé de tout cela. C'est comme si tout s'était passé dans un rêve, ou dans une autre vie. Comme si ma mémoire refusait de se rappeler ce moment où j'ai perdu une grande partie de ma vie.

(Agota Kristof, *L'analphabète. Récit Autobiographique*, Genève, EDITIONS Éditions Zoé, 2004)

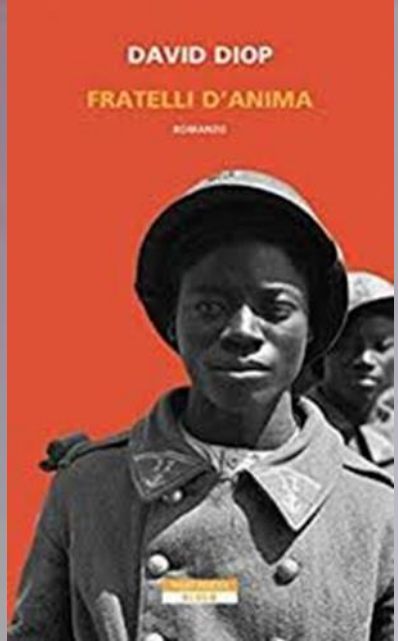
## **Agota Kristof.**

Naissance : village hongrois (près de Budapest).

Père instituteur, mère enseignant les tâches ménagères.

1940 Ses parents décident de déménager à Köszeg, près de la frontière autrichienne  
1956 répression sanglante de l'insurrection des ouvriers hongrois contre le régime totalitaire de Staline, elle fuit le pays avec son mari Autriche, Suisse (Lausanne, Zurich, Neuchâtel, ville de l'exil).

# Donner une voix à l'oubli



**PRIX GONCOURT  
DES LYCÉENS**

Seuil

- Prix Goncourt 2018
- Premio Strega Europeo 2019
- Prix littéraire britannique Booker Prize 2021



# L'histoire pour ouvrir à la compréhension de l'autre

- Alfa Ndiaye et Mademba Diop, deux tirailleurs sénégalais.
- Mademba tombe, blessé à mort, sous les yeux d'Alfa, son ami d'enfance, son plus que frère, son « frère d'âme ». D'abord héro, puis « fou dangereux », Alfa Ndiaye répandra la mort autour de lui; « soldat sanguinaire », « sauvage », « sorcier », « le dévoreur du dedans des gens ».
- Le texte devient un chant traditionnel. Alfa le griot, face à l'horreur de la guerre, se fait le chantre de la paix et entonne un chant de résistance à l'une des plus grandes boucheries humaines.
- La littérature peut dépasser le côté désincarné de l'histoire.

# *L'histoire pour dire le poids de la tradition*

Comprendre, penser, savoir, mais **ne pas parler**

– ... je sais, j'ai compris, je n'aurais pas dû. Moi, Alfa Ndiaye, fils du très vieil homme, j'ai compris, je n'aurais pas dû. **Par la vérité de Dieu, maintenant je sais. Mes pensées n'appartiennent qu'à moi, je peux penser ce que je veux. Mais je ne parlerai pas.** Tous ceux à qui j'aurais pu dire mes **pensées** secrètes, tous mes frères d'armes qui seront repartis défigurés, estropiés, éventrés, tels que Dieu aura honte de les voir arriver dans son Paradis ou le Diable se réjouira de les accueillir dans son Enfer, **n'auront pas su** qui je suis vraiment. Les survivants **n'en sauront rien**, mon vieux père **n'en saura rien** et ma mère, si elle est toujours de ce monde, **ne devinera pas**. Le poids de la honte ne s'ajoutera pas à celui de ma mort. Ils ne s'imagineront pas ce que **j'ai pensé**, ce que j'ai fait, jusqu'où la guerre m'a conduit. **Par la vérité de Dieu**, l'honneur de la famille sera sauf, l'honneur de façade. **Je sais, j'ai compris, je n'aurais pas dû.** Dans le monde d'avant, je n'aurais pas osé, mais **dans le monde d'aujourd'hui, par la vérité de Dieu**, je me suis permis l'impensable. **Aucune voix ne s'est élevée dans ma tête pour me l'interdire** : les voix de mes ancêtres, celles de mes parents se sont tuées quand **j'ai pensé** faire ce que j'ai fini par faire. **Je sais** maintenant, je te jure que **j'ai tout compris** quand **j'ai pensé** que je pouvais tout **penser**. C'est venu comme ça, sans s'annoncer, ça m'est tombé sur la tête brutalement comme un gros grain de guerre du ciel métallique, le jour où Mademba Diop est mort.

# *La voix intérieure qui ordonne*

Ah ! Mademba Diop, **mon plus que frère**, a mis trop de temps à mourir. Ça a été très, très difficile, ça n'en finissait pas, du matin aux aurores, au soir, les tripes à l'air, le dedans dehors, comme un mouton dépecé par le boucher rituel après son sacrifice. Lui, Mademba, n'était pas encore mort qu'il avait déjà le dedans du corps dehors. Pendant que les autres s'étaient réfugiés dans les plaies béantes de la terre qu'on appelle les tranchées, moi je suis resté près de Mademba, allongé contre lui, ma main droite dans sa main gauche, à regarder le ciel bleu froid sillonné de métal. Trois fois il m'a demandé de l'achever, trois fois j'ai refusé. **C'était avant, avant de m'autoriser à tout penser**. Si j'avais été alors tel que je suis devenu aujourd'hui, je l'aurais tué la première fois qu'il me l'a demandé, sa tête tournée vers moi, sa main gauche dans ma main droite. **Par la vérité de Dieu**, si j'étais déjà devenu celui que je suis maintenant, je l'aurais égorgé comme un mouton de sacrifice, par amitié. **Mais j'ai pensé à mon vieux père, à ma mère, à la voix intérieure qui ordonne, et je n'ai pas su couper le fil barbelé de ses souffrances.**

# *La compréhension : pour ne pas contrevenir aux lois humaines, je n'ai pas été humain*

Je n'ai pas été humain avec Mademba, **mon plus que frère**, mon ami d'enfance. **J'ai laissé le devoir dicter mon choix**. Je ne lui ai offert que des mauvaises pensées, des pensées commandées par le devoir, des pensées recommandées par le respect des lois humaines, et je n'ai pas été humain (...).

Ah, Mademba Diop ! ce n'est que quand tu t'es éteint que j'ai vraiment **commencé à penser**. **Ce n'est qu'à ta mort, au crépuscule, que j'ai su, j'ai compris que je n'écouterai plus la voix du devoir, la voix qui ordonne, la voix qui impose la voie. Mais c'était trop tard.**



# L'histoire pour mettre en évidence le rôle des stéréotypes ou la sauvagerie par réflexion

« La France du capitaine a besoin que nous fassions les sauvages quand ça l'arrange. Elle a besoin que nous soyons sauvages parce que les ennemis ont peur de nos coupe-coupe. Je sais, j'ai compris, ce n'est pas plus compliqué que ça. La France du capitaine a besoin de notre sauvagerie et comme nous sommes obéissants, moi et les autres, nous jouons les sauvages. Nous tranchons les chairs ennemies, nous estropions, nous décapitons, nous éventrons. La seule différence entre mes camarades les Toucouleurs et les Sérères, les Bambaras et les Malinkés, les Soussous, les Haoussas, les Mossis, les Markas, les Soninkés, les Senoufos, les Bobos et les autres Wolofs, la seule différence entre eux et moi, c'est que je suis devenu **sauvage par réflexion**. ».

# Apprendre à penser, à aimer au-delà des règles imposées

Mademba voulait partir à la guerre pour « sauver la mère patrie, la France ». C'est ce que l'école « lui a mis dans la tête ».

Alfa Ndiaye n'a pas achevé son ami agonissant: « Je n'ai pas été humain avec Mademba, mon plus que frère, mon ami d'enfance. J'ai laissé le devoir dicter mon choix. Je ne lui ai offert que des mauvaises pensées, des pensées commandées par le devoir, des pensées recommandées par le respect des lois humaines, et je n'ai pas été humain. »

La pensée trahit : « Je t'ai laissé me maudire, mon ami, toi, mon plus que frère, je t'ai laissé hurler, blasphémer, parce que je ne savais pas encore penser par moi-même. »

« J'avais laissé la porte de mon esprit ouverte à d'autres pensées que je prenais pour les miennes. Je ne m'écoutais plus penser mais j'écoutais les autres qui avaient peur de moi. Il faut faire attention, quand on se pense libre de penser ce qu'on veut, de ne pas laisser passer en cachette la pensée déguisée des autres, la pensée maquillée du père et de la mère, la pensée grimée du grand-père, la pensée dissimulée du frère ou de la sœur, des amis, voire des ennemis... »

# Être frères au-delà des frontières

Peu importe nos origines et nos trajectoires, Edgar est un frère parce que je l'éprouve comme tel. Un frère, c'est celle ou celui avec laquelle ou lequel, ensemble, nos consciences vibrent dans les mêmes attentes, les mêmes engagements, et s'ouvrent à l'humanité. Or, n'est-ce pas ce dont le monde a vraiment besoin ?

Pierre Rabhi, 1938. Algérien/français, pionnier du monde écologique (*Terre et humanisme*)  
Edgar Morin, 1921. Français, sociologue, philosophe



## Entre mémoire et fiction: la volonté de comprendre

« ce n'est certes pas que le temps est venu de tourner la page et d'enterrer le devoir de mémoire, mais il faut impérativement sortir celui-ci de « l'œuf » où il a pris ses quartiers pour lui rendre sa dignité et sa vérité perdues »

(Discours de réception de M. Alain Finkielkraut à l'Académie Française, 2016)

## «Habiter l'autre»

« A la bibliothèque, je tombai sur un volume que j'avais relié avec Yaël, au sujet de Christophe Colomb. J'y découvre une dédicace pour moi, d'elle. «Dolfi, lis. Tu verras par mes yeux...»

Je parcourus les lignes par où son regard était passé. J'étais hypnotisé. Je devenais elle. J'étais envouté. Peut-on venir habiter ainsi l'autre? Le livre ouvert, avec ses pages blanches, j'avais l'impression de mettre à la voile, embarqué comme Thyl sur un navire des cœurs libres. Mais j'étais ici dans le camp espagnol. Pris au jeu de la lecture, j'étais passé à l'ennemi! Et sans haine. Je fus même profondément envahi par la personnalité du héros (...) Je fis son voyage. Sa traversée. J'arrivai incroyablement heureux avec lui dans «les Indes», comme terre promise. J'allais rejoindre Yaël ». (A. Nysenholc, *Bubelé*, p.93)

# «Habiter l'autre, n'importe la nationalité»

- Scrivo questo diario per dire no alla guerra. Una guerra non ha vincitori, lascia solo sangue, devastazione e vuoto in ognuno di noi. Ho percorso molta strada e lungo il cammino ho incontrato solo persone gentili e premurose. Ora so per certo che c'è la guerra e ci sono le persone. La prima non tiene conto delle seconde. La guerra mi ha scosso... Ma adesso incontro persone, non importa di quale nazionalità, che mi aiutano. Sono forti queste persone.
- La guerra finirà e le persone forti vivranno



La mise en cause de la mémoire  
Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000

Le pardon comme  
solution possible?

PAUL RICŒUR

LA MÉMOIRE,  
L'HISTOIRE,  
L'OUBLI

